

أسامينا

all
we
got

*QUELQUES MEUFS
ET CE QU'ELLES ÉCRIVENT ENSEMBLE*

asameena

آئینہ

QUELQUES MEUFS ET CE QU'ELLES ÉCRIVENT ENSEMBLE

all
we
got



NOUS 2025

Introduction

Nous sommes cinq femmes originaires d'Afrique du Nord. Ensemble, nous fabriquons une revue littéraire qui s'appelle Asameena et qui existe depuis 2016. Avant, Asameena, c'était huit personnes, puis cinq, puis trois, puis cinq. Nous sommes un collectif qui a bientôt dix ans, et qui, comme tout ce qui date, bouge. Ce ne sont plus les mêmes personnes dans le collectif, nous ne sommes plus aux mêmes endroits. Trois d'entre nous sont là depuis le début. Deux autres sont arrivées en 2022. Il y a eu des numéros, des textes, des appels à textes, des déménagements, des crises, des emails de crise, des publications écrites, des galères de site web. Il y a eu aussi des choses qui se sont affirmées, qui ont été tranchées avec le temps.

Le rapport à la politique a été tranché. Présente depuis toujours, mais parfois silencieuse, contournée, elle est aujourd'hui l'épine dorsale du collectif. Asameena aujourd'hui, c'est entretenir une porosité intentionnelle à l'état des lieux politiques dont nous faisons l'expérience. C'est s'exercer à observer l'effet que nos formes littéraires produisent et discerner si elles parlent la langue du plus fort, ou si elles ouvrent des possibilités disruptives.

Le politique nous a traversées, à travers les occupations d'université, les coups d'Etat, les révolutions, les arrestations, les contre-révolutions, les solidarités, les déceptions, les lectures, les rencontres, les frustrations. Et la revue a changé. Elle a reflété ces affermissements, ces questions tranchées, et ce désir souverain de se situer dans le monde. Mais entre 2016 et aujourd'hui, il y a aussi eu des choses qui n'ont pas bougé.

Nous avons toujours été un collectif qui se questionne sur ce que ça veut dire, "faire collectif", être ensemble, faire des choses ensemble. Avant de commencer quelque chose, nous interrogeons le désir de chacune d'entre nous, pourquoi nous voulons faire ensemble. Un besoin de faire collectif qui perdure.

Ce livret, c'est notre histoire, une partie de nos archives, commentées avec nos yeux présents, nos yeux remplis, débordés par le génocide en livestream que certains jours, nous avons regardé avec une radicalité de plus en plus nette et avec la certitude d'avoir franchi un point de non-retour.



REGARDS 2016

Ouvrir, un début

À l'automne 2016, nous sommes un groupe de huit personnes, tous^{es} d'Afrique du Nord, basés pour la plupart à Paris. Nous nous connaissons par l'université ou, pour certains, depuis le lycée. Ensemble, nous lançons notre site web avec un premier numéro: Regards. Au pluriel, parce qu'on veut accueillir, à Asameena, la plus grande des diversités, ouvrir cet espace autant que possible.

Cet éditorial est notre premier texte collectif. C'est une invitation ouverte à qui veut écrire avec nous, essayer avec nous. Nous invitons des amis et espérons des textes d'inconnus. Mais nous voulons, dans le même temps, nous pencher sur la question des regards/of the gaze: celles et ceux qui nous observent, ce qu'est le regard blanc, et par qui nous voulons être regardés.

Note: Certaines d'entre nous découvrent ce texte pour la première fois, d'autres le relisent pour la première fois depuis qu'il a été écrit. Nous nous sommes amusées à le commenter à mesure que nous le lisions, avec la légèreté nécessaire à nos échanges et les questionnements rétrospectifs qui nous unissent.

Dans ce premier numéro, il y a une poignée de textes, derrière lesquels une poignée d'auteurs, qui se pressent. Chacun et chacune a tenté de dompter ces choses, qui empêchent celui qui vit avec le grand désir d'écrire, de passer à l'acte. Chacun(e) ¹ à eu ses empêchements singuliers, ses tracasseries. Nous nous sommes demandé(e)s: comment trouver le temps d'écrire? Comment décider de s'enfermer silencieusement, assis, ou couchés, et pendant des heures, peut-être écrire peu, ne trouver rien? ² Par qui se faire lire? Comment être précautionneux avec le texte en train de se faire? Et qui d'entre nous pense d'ailleurs sans équivoque qu'il est une seule urgence dans laquelle verser, et c'est d'écrire?

Pour nous mettre debout, nous avons commencé à nous raconter l'écriture, à parler de l'écriture ordinaire ³. Nous nous sommes dits, que le temps où nous écrivons, est un temps où nous avons le dos courbé, les membres passifs. Que nous y vivons des chaleurs muettes. Que nous nous y trouvons narcissiques, que nos dents claquent. Nous nous disons cela, entre autres choses que les amis se disent. Nous avons aussi été heureux, nous avons

1 **Pingouine déconstruite (P.D):**

Il est écrit auteurs puis chacun et chacune puis chacun(e). Déjà des envies d'inclusive en 2016 avant que ça devienne un truc... Although, on se pose encore ces questions et ces archives montrent comment on essaye encore de régler ça.

2 **Loutre bronzée (L.B):** "ne trouver rien"

est en écho avec l'impossibilité si ce n'est le dégoût d'écrire ou de produire dans le contexte du génocide.

3 **P.D:** Ce mot reste. Ça fait écho aussi à notre résidence en 2023 à Casa, où on avait bcp parlé de l'importance de s'écrire en plein, dans l'ordinaire du quotidien.

 **L.B:** Ça me fait penser aussi à la question de comment écrire l'ordinaire quand on est confrontés aux structures de violence (Darwish je crois parle de comment écrire sur le ciel?)

Pinson migrateur (P.M):

Il y avait aussi l'idée de traiter l'écriture en la mystifiant un peu moins, en l'individualisant moins. Interroger la cuisine interne ordinaire de l'écriture. Je soupçonnais à l'époque ce qu'on faisait concrètement en écrivant: y-a-t-il une sorte d'affrontement mensonger, à la surface des réalités matérielles, et une indulgence envers ses propres fantasmes qui fait qu'on glisse dans des répétitions de plus en plus sophistiquées de gestes exotiques ou mimétiques de l'ordre?

4

**Chèvre sauvage**

(C.S) : On se la pose aujourd'hui: d'où vient l'argent qu'on utilise, comment faire vivre Asameena sans exploiter des gens, comment utiliser des outils critiques pour ne pas être engouties dans des critères de jugements littéraires posés comme des évidences dans le game ?

5

**P.M :** Je note ici qu'on contourne le mot

« politique ». En tout cas, à ce moment d'Asameena, notre idée N'ÉTAIT PAS: formuler notre indignation dans de belles phrases. Parce qu'on savait que pour cet enjeu, militer était plus efficace pour repousser les lignes en mettant en scène la colère collective. On tient toujours à être claires sur l'effet politique qu'on peut produire depuis cette pratique.

6

**C.S :** C'est quoi cette devinette ???**P.M :** hhhhhhhhhhhh, wallah je sais plus.

raconté tout le plaisir du texte, lorsqu'il se précise, lorsqu'il se reconnaît. Nous avons dit: c'est la joie des textes qui s'animent. Ensuite nous nous sommes dit qu'il serait bon d'avoir d'autres récits d'écrivains qui ne se posent pas encore la question de l'édition ⁴. Il serait bon de voir d'autres visages amis s'attabler avec nous, pour parler de ce qu'on fait tandis qu'on écrit, pour se dire que peut-être on ne fait rien, et que pourtant c'est quelque chose dont on ne se déleste pas. Nous vous disons cela, parce que parmi vous se trouvent sûrement quelques-uns de ces visages amis, désireux de nous rejoindre. Et surtout parce que ce sont nos questions élémentaires à la littérature, à nouveau ressassées: es-tu si capitale? Que peux-tu dans la réalité? Devons-nous t'abandonner et nous adonner à d'autres choses qui pressent? ⁵ Et nous savons qu'elles pressent ces choses, parce que c'est elles qui nous donnent envie d'écrire. Nous avons oublié de dire que nous écrivons à partir de Paris, entre autres, mais bon, de nos situations du Maghreb, d'Égypte, si l'Égypte n'est pas du Maghreb, s'il y a lieu de les distinguer de la ville entre les deux plus grandes villes situées sur l'Atlantique, côte Ouest ⁶,

d'Afrique du Nord,
 du parking au Caire⁷,
 de la terrasse,
 de la chambre où je suffoque Hay Nahda,
 de la villa qui te cloître,
 de l'après-midi qui ne tarit pas à Halfaouine,
 de la manifestation où la main de l'amie,
 très moite dans la tienne disait restons,
 et disait partons tout à la fois,
 Nous avons dit: il faut trouver des formes,
 à partir de ces situations-là. Il faut du jeu
 peut-être. Jouer avec tous ces regards qu'on
 porte les uns sur les autres, et ceux
 qui portent sur nous. Yeux magiques et
 yeux mornes, qu'on ne peut en tous cas
 pas faire semblant de n'avoir jamais vus.
 On joue déjà voyez. Ils sont à notre surface,
 on les trouve dans notre ventre - les yeux -
 il nous arrive d'en avoir le souvenir, et parfois
 on les anticipe.

Mais de ces situations-là, devons-nous faire
 de la littérature? Comme s'il ne s'agissait
 que de ça, de qui regarde et de comment,
 et comme si on pouvait changer quelque
 chose à ça, les yeux dans leurs trajectoires,
 avec de la littérature non-instituée.⁸

Lorsque nous cherchons à écrire, nous
 l'avons dit, c'est tout penchés sur nous-
 mêmes que nous sommes. C'est quelque
 chose de très intérieur, nous ne sommes

7  **L.B:** Notre reposi-
 tionnement au-delà
 de la région, au-delà de l'arabité
 comme essentialisme ou même
 nos recherches de solidarités
 tiers-mondistes est intéressant
 en contraste.

 **C.S:** J'ai l'impression qu'on
 devient toujours plus
 rigide l'incarnation
 de ses origines quand on est
 loin, comme un jeu de nostalgie
 qui tend vers la caricature.

 **P.M:** L'Internationalisme
 houwa el Zell :D

 **C.S:** C'est comme
 si on était à l'orée de
 la politique dans ce texte,
 d'abord par la question du
 regard blanc, qui à l'époque,
 comme on était presque tous⁶
 situés dans les centres, était
 notre préoccupation centrale.
 Je me rappelle qu'on voulait
 proposer quelque chose
 de différent, mais qu'on était
 peut-être pas explicite sur
 l'adresse: tout en sachant qu'il
 n'y avait rien à redresser d'un
 regard blanc, on se posait
 quand même en face pour en
 dire quelque chose, comme
 un jeu où tu envoies une balle
 à un mur et qu'il te la renvoie.
 L'idée de s'adresser aux nôtres,
 j'ai l'impression qu'elle est
 venue plus tard, pas forcément
 par le retour de certaines dans
 nos pays respectifs, mais il y a
 comme quelque chose qui s'est
 affermi dans l'idée de ne pas
 vouloir jouer contre un mur.

9  **Méduse médusée**
(M.M) : Aujourd'hui,
on ne dirait peut-être pas
'ravise-toi', mais on poserait
peut-être des questions
à la marge sur ce que veut dire
brûler et par quels bouts,
sur qui de Hnia ou de Brigitte
ou de Hicham a été amoureux
de Mohammed.

10  **M.M :** Cette phrase
me questionne,
je me demande si elle fait écho
à la volonté (aujourd'hui
indésirable par nous toutes)
d'être / de lire "extra"ordinaire ?

11  **C.S :** Dieu merci,
c'est fini le
cosmopolitisme et l'Islam est
redevenu à la mode :)
Émoji feu par Méduse médusée

alignés sur aucune virulence qui serait un devoir abstrait. Si toi, tu veux dire que tu as été amoureux de Mohammed et que Mohammed a perdu ses lunettes et sa canne dans un puits ou dans un ravin, ou broyées par un chauffard et que c'était la première fois que pour le guider tu lui as donné la main, et que voilà tout ce qui te brûle la paume, te creuse les cernes, depuis que tu as eu les mots à la bouche, nul ne pourra te dire, ravise-toi, ton texte n'est pas l'urgence que nous attendons.⁹

L'urgence que nous attendons, c'est toi singulier faiseur de textes, qui a le goût de les faire truculents, broyant du noir, à tes images exactement. Et aussi toi, faiseur de poèmes et de nouvelles dans lesquels tu cherches autre chose qu'à te lamenter¹⁰ ; et toi ironique dans ton pamphlet où tu joues avec les évidences que nous connaissons sur les mondes berbéro-arabes, coptes, musulmans, juifs, druzes, dis-moi-ce-que-j'oublie-car-j'oublie-sûrement.¹¹

Dans le premier numéro, nous mettons à plat, il n'y a pas de thème. Nous n'unifions pas nos contenus car notre volonté dans l'immédiat n'est pas de nous placer par rapport à la littérature existante. Nous sommes loin du désir de faire avant-garde, aussi peut-être parce que nous ne sommes

pas en mesure de dire (où est et où en est) la littérature produite à partir de situations maghrébines, moyen-orientales et interstitielles.¹² Nous n'avons pas tranché la signification présente des formes littéraires concernées par ces situations. Ni celle du personnage vraisemblable, ni de celui qu'on a troué, ni la langue paisible, ni la langue maladroite, ni celle qui dit l'absence d'autres langues maternelles ou que même la mère a abandonnées, pas plus que la transposition des dialectes et langues de rue dans le texte écrit. Nous ne tranchons pas encore. Nous nous mettons en attente. Nous voulons d'abord accueillir un foisonnement de textes. C'est ainsi que nous imaginons le premier acte de l'histoire d'Asameena.

12  **M.M:** Alors que là les frérotes, on peut épeler à l'envers 89% des faiseurs de littérature contemporains.
Emoji collision par Pingouine déconstruite

CRISE
2018

Entre nous :
ça passe
ou ça casse

Nous sommes en 2019. Depuis quelques mois, le collectif (une dizaine de personnes venant d'Afrique du Nord et qui, pour la plupart, étudient dans des capitales européennes) est agité. Les réunions durent des heures, on ne se comprend plus, on tourne autour du pot, mais on ne sait pas si nous parlons tous du même pot. Il y a celles et ceux qui veulent s'en éloigner, et d'autres qui veulent plonger dedans. La crise semble sous-tendre les termes mêmes d'Asameena : être un magazine littéraire, être un magazine organisé autour d'un collectif, vouloir faire collectif, et tout ça pour faire et dire quoi ? Autour de ces questions s'articule quelque chose d'émergent, de nerveux : le fameux pot.

L'une des cofondatrices d'Asameena décide alors d'envoyer un email à tous^{es} les membres du collectif. Elle y propose des pistes pour contrer la crise et se projette dans ce qu'Asameena sera demain, et ce qu'elle désire en faire. Ses réflexions révèlent un moment clé du collectif, amorçant des départs et des arrivées, une reconstitution du collectif, de ses envies, tel qu'il est aujourd'hui. Et parce qu'on connaît la fin, on vous la donne : l'auteurice de ce mail ne fait pas partie de celles et ceux qui ont quitté le navire.

Note : Certaines d'entre nous découvrent ce texte pour la première fois, d'autres le relisent pour la première fois depuis qu'il a été écrit. Nous nous sommes amusées à le commenter à mesure que nous le lisions, avec la légèreté nécessaire à nos échanges et les questionnements rétrospectifs qui nous unissent.

À: Asameena

Objet: RE: Suite de la réflexion à la mini-crise

Ce que nous sommes aujourd'hui: un groupe de personnes qui ont chacune une pratique d'écriture plus ou moins régulière, et qui pouvons compter les uns sur les autres pour la relecture et la critique mutuelles. Ce que nous avons mis en commun, pour l'instant, c'est cette bienveillance. C'est déjà très important.

- A-t-on le **désir** de construire un collectif littéraire, de faire groupe ?
- A-t-on le **désir** de construire un collectif littéraire **situé** ? (autrement dit est-ce que ça compte qu'on soit arabes **1** et par quels moyens on le fait compter si ça compte ?)

A-t-on le désir de construire un collectif littéraire ?

Piste A: SI C'EST NON. Encore une fois c'est schématique le « non ». Ça veut dire: on est un groupe, mais avec un socle minimal. Il faudra continuer à fonctionner en plateforme, vérifier si les textes/productions sous toutes formes qu'on reçoit sont travaillées un minimum, publier quand on écrit chacun de son côté, continuer à s'aider dans nos écritures à chacune. Faire des numéros toujours ouverts. Choisir des thèmes comme on choisit un socle minimal pour que chacun puisse en faire ce qu'il veut dans la direction qu'il veut. Ça peut même être un truc d'entraide, pas énormément exigeant (en temps et casses-têtes chinois), pour que chacun puisse percer son chemin littéraire. On le choisirait par exemple parce qu'on estime que chacun a vraiment envie de se concentrer sur son chemin individuel d'écriture. Et que ensemble on est un soutien les uns pour les autres.

Piste B: SI C'EST OUI /je penche vers cette tentative/, on veut essayer d'être un groupe en parallèle à la plateforme accueillante: Que voulons-nous mettre concrètement en commun ? Par quelles expériences collectives allons-nous « mettre en commun » ?

Dans les manifestes (**A**): un constat est dressé, on se rassemble autour d'une situation

A. Note de l'autrice en 2025: Le mot "manifestes" correspond à une proposition qui était sur la table en 2018, d'avancer dans la construction du groupe, en écrivant périodiquement des manifestes où on repense notre direction commune et qui serait un exercice d'écriture collective. C'est écrit au pluriel parce que l'idée était de ne pas en figer un seul dans le temps. Cette idée a été dans mon souvenir aussi un objet de discord: l'idée d'écrire des manifestes avec noir sur blanc ce qu'on pense du rapport formes-politiques à un temps T était jugé enfermant par certains et nécessaire par d'autres.



1 Pinson migrateur (P.M): C'est dingue c'était notre seul vocabulaire pour dire "minorées". Et je ne suis même pas qu'arabe ethniquement ana par exemple, comme beaucoup de personnes identifiées en occident à la catégorie "arabe".



Méduse médusée (M.M): ça m'a fait sourire en découvrant ce texte, ce manie- ment de l'essentialisation pour vite passer au reste, en mode "ok ouais on est tous arabes aux yeux des autres, c'est bon ? On peut parler maintenant ?"

qu'on identifie et qu'on essaie de formuler. Ensuite on tire le fil d'une direction (de forme ou autre) qu'on propose en réponse à ce constat.

On n'a pas à opter pour des règles formelles communes fixées par un manifeste en réponse à un constat. On ne peut pas le faire, et je crois que pour tout le monde il n'est pas question de faire avant-garde. **Mais, par exemple, on peut faire des expériences littéraires collectives temporaires, sous forme de « Dossiers Asameena », à paraître dans chaque numéro. Pour commencer à réfléchir à des pistes de recherche qui nous intéressent, et à se dessiner un chemin collectif. Ces expériences, on les propose, si quelqu'un veut s'en extraire il s'en extrait, participerait à la suivante, etc. La question reste, est-ce qu'on a envie de dessiner un chemin collectif? Si oui, je ne vois pas autre chose que travailler ensemble à des trucs.**

2  **M.M.:** C'est exactement ce que je n'ai pas réussi à faire lorsqu'on a commencé à échanger sur la Palestine 2023 et que je me refuse je crois à faire, même en collectif - même entre nous, je n'arrive pas à l'envisager comme un exercice tant ça me fait mourir de l'intérieur. Peut-être parce que c'est la Palestine, la Syrie, d'autres nous. C'est aussi le constat du génocide en tant qu'espace de création, et de ce que ça nous fait de recevoir ça aussi au milieu des images de l'horreur.

3  **Pingouine déconstruite (P.D.):** Ah oui c'est dommage...

4  **Chèvre sauvage (C.S.):** j'ai l'impression que par notre évolution collective, peut-être aussi par les évolutions de l'époque, il serait hors de question aujourd'hui d'être autre chose que politique. En soi, le fait d'être arabes n'est pas une question de culture, de patrimoine où de je ne sais quoi, être arabe, c'est d'abord une situation, une situation où tu peux ignorer la politique autant que tu veux, elle ne va pas t'ignorer, donc autant y être attentif.
Emoji coeur par pingouine déconstruite.

Ça s'articulerait par exemple comme ça :

1. On a en commun un constat, qu'on tente de formuler.
2. On propose une expérience temporaire pour tenter de s'y adresser. C'est-à-dire par exemple une contrainte commune qui est une reformulation dans la pratique littéraire/créative de hadak le constat.

Je vais donner un exemple que tout le monde reconnaîtra (j'en ai d'autres mais j'ai tronqué ce texte) pour donner une idée de ce que je veux dire par mettre des choses en commun.

Au moment du siège d'Alep en Syrie: Le constat est notre impuissance en tant qu'hommes et femmes situées quelque part, liés bizarrement à un endroit, qui met en crise notre quotidien d'apprentis écrivains. La proposition était, sous une contrainte d'écriture rapide, deux semaines, écrire sur le vif, notre présence décalée à ce drame **2** en court. **Parenthèse: c'est dommage 3 que ça soit un exemple politique, je me piège moi-même.** **4** Parce que c'est pas à ça que j'appelle. C'était juste le fait de décréter: on va faire précisément ça ensemble, dans ces conditions qu'on a décidées, pour répondre à ce constat. Puis pouvoir discuter des liens qu'on a construit entre forme/fond/littérature située, qui sont je crois plutôt les questions autour desquelles on tourne. Essayer de discuter à partir de ce qu'on a produit dans cet espace temporaire.

Les constats peuvent être généraux (fumeux ptet, rah c'est une illustration). Exemple: Certaines réalités nous rendent

impuissants, on ne fait que les traverser, les lécher du regard étant donné qui nous sommes.

L'idée c'est pas d'avoir la même sensibilité, mais de mettre nos sensibilités différentes dans la même arène, un certain temps, voir quelle couleur on a pris, confronter des trucs en rap, en audio, en podcast, en poésie, en prose, puis un texte-discussion/synthèse. La différence avec juste choisir un thème : c'est qu'on fait l'effort de formuler un constat ensemble, puis qu'on le traduit en une sorte d'expérience concrète temporaire qui nous fait discuter.

Tenter de dresser des constats communs c'est le cœur du truc, et je conçois qu'on ne désire pas tous essayer d'en identifier, que ça paraisse relou d'avoir à faire ça. Vous pouvez me dire : on trouve ça limitant d'avoir à faire ça.

Ça nous conduirait directement à ce second problème fondamental. Celui de savoir si on veut continuer à être un collectif situé, qui aurait des constats à dresser en tant que collectif rebeu/ rebeus pas chez eux.

A-t-on le désir de construire un collectif littéraire situé ?

Je pense que c'était ça le chemin escarpé de L'Arabe du futur (B). Soyons clairs : le problème, il faut le prendre à bras le corps. Soit le fait qu'on soit « Arabes » n'est plus une donnée importante à prendre en considération. Soit il faut activement s'y repérer.

Est-ce que oui ou non, on est d'accord de poser le postulat de départ : ça produit des choses d'écrire à partir de situations postcoloniales ? Est-ce qu'on pose comme point de départ : ces situations produisent un défi qu'on veut se former ensemble à identifier et à relever ?

Piste A : SI C'EST NON : question suspendue qui disparaît du manifeste. Littérature aux formes multiples et c'est tout. Une réponse en soi au problème : avoir des visages multiples, sans se plonger explicitement dans cette question. Comme un atelier d'écriture en continu. Se départir en tant que Asameena de l'attitude : littérature comme un sport de combat postcolonial, s'en libérer. Je ne suis pas obligée d'écrire comme X, j'écris et c'est tout. 5 Faire un choix fort qui refuse le diktat assume ta couleur et le bled qui te colle au cul. Donc Asameena l'équipe, ouverte à la blancheur littéraire. Soyons clairs. C'est pas de la couleur de peau de quelqu'un que je parle, c'est une forme de subjectivité ya3ni que même les rebeus peuvent avoir. Si on décide de ne plus être un collectif situé, ce n'est plus notre question en fait de savoir c'est quoi la blancheur littéraire et pourquoi c'est un problème. C'est juste ça la conséquence dont j'ai peur.

5  **Loutre bronzée (L.B) :**
ça me marque que certains pouvaient dire à l'époque "j'écris et c'est tout" : comme si c'était possible de sortir des systèmes où on est captives ou bien d'avoir une écriture juste innée, pas poreuse.

B. Deuxième numéro d'Asameena, paru en 2018.

Piste B : SI C'EST OUI (Je penche vers ça ze3ma au cas où) : alors il faut travailler à construire des repères communs. On veut tenter de comprendre en quoi il n'est pas indifférencié d'écrire à partir de telle ou de telle situation sociale/historique/politique/ou zebbi. **6** Parce qu'écrire comme n'importe qui, n'est pas donné à tout le monde.

6  **M.M.:** Et même zebbi b'rozz !

• **Ça oriente les constats communs, et donc la manière de choisir quoi expérimenter ensemble.** Par exemple, les rues de Casablanca sont toutes molles dans les textes litté du moment/ La modalité d'écriture du rap est l'une parmi les rares qui dise un truc qui vibre à propos de ça en ce moment (clin d'œil à mon frère Besh). C'est un constat situé. C'est à partir de quelque part que je goûte la pauvreté de la description de Casa dans la littérature francophone. Je ne sais pas à quelle expérience ça pourrait donner lieu encore, mais bon, la question c'est, est-ce qu'on a des « quelque part » à mettre en commun, et est-ce qu'on en a envie.

• On pourrait tenter de **cartographier ensemble l'espace littéraire qui nous est contemporain, et qui touche aux endroits qui nous intéressent subjectivement et qui pourront changer même avec le temps** - Afrique du Nord/ Afrique tout court/écritures

7  **M.M.:** Yakhtiiii

 **C.S.:** C'était si loin, je crois que c'était l'époque où il était pas encore parfaitement pourri.

 **P.M.:** Bah non les meufs, je me souviens qu'on a discuté desa façon publique de se soumettre à l'interprétation des médias et qu'on la percevait comme une trahison de sa propre intention. Ils le forçaient à aller raconter "Mon livre est un hommage à Camus". En même temps je crois que ça nous avait séduites l'idée de la réécriture de l'Étranger du point de vue de l'Arabe.

raps et théâtres de racisés émigrés Zmagris dans les pays où on vit et que sais-je encore c'est à réfléchir. **On ne peut pas du tout s'enfoncer dans un travail exhaustif.** Mais on peut se former à avoir des repères communs, en partant de ce qui nous intéresse chacun à la base. Pendant la résidence, on avait parlé de *Kamel Daoud*. **7** Qu'est-ce qu'on pense ensemble de sa réponse littéraire à Camus? On peut avoir cette conversation par écrits interposés: j'ai lu, voilà ce que j'ai senti, voilà le problème de son écriture et de sa réception. A chaque fois ça nous fera avancer beaucoup, parce que ça nous fera poser des raisonnements. On peut s'envoyer des mails, avec des liens dedans en disant c'est ouf ce rap, c'est ouf ce livre, ce recueil, elle est ouf cette critique, j'ai pensé ça vous en pensez quoi? **On ne va pas à chaque fois tous répondre** évidemment, mais ça nous fera un **patrimoine commun** auquel revenir. Qui va se constituer au fur à mesure. Qui sera un flux continu un peu. Ces trucs aideront au moment de se dire: hum dans quelle nouvelle expérience on pourrait se lancer, quelle est la recherche qu'il serait important d'entamer, le thème qu'on veut aborder en tant que groupe situé?

[...] [...] [...]

Pour conclure

Je crois que pour être honnête je dois dire clairement que mon souhait est d'essayer de faire front, joyeusement, un truc avec plein de couleurs, et intelligent collectivement. **8** Intelligent collectivement, c'est-à-dire qui travaille librement à comprendre où on en est aujourd'hui en tant que dans le monde flou de la « culture » et des littératures. A partir de nos désirs, et chacun à sa sauce, en fouinant partout où ça donne de la force de fouiner. Ça veut pas dire être les mêmes, faire les mêmes choses, mais avoir cette fougue commune, qui n'est autre qu'un objectif commun (le mien : nous désintéresser de l'OC-CIDENT, prendre nos aises dans ce monde). Avoir des modes d'expression qui nous ressemblent, où on est à l'aise comme dans un salon marocain **9**, jambes évasées et rigolades, puis-sants comme ma mère. Wili ! J'ai essayé de poser carte sur table. C'est peut être maladroit à ce stade. Boussates.

8  **C.S:** Aka Kobbi is beautiful.

8  **P.D:** C'est qui / quoi kobbi ?

8  **C.S:** Kobbi c'est un mot tunisien pour dire chiant, lugubre. Antonyme: jaw.

9  **M.M:** À l'aise comme dans un salon marocain bâché en attendant que daignent s'y fixer les 9zazb invitées? Ta formulation m'a fait rire, et dieu sait que j'ai développé un toc de yekh tfou face à la théorie du salon marocain comme allégorie de la société.

9  **P.M:** HAHAHHA - J'ai aucune excuse la vérité. J'ai imaginé des gens qui enlèvent leurs chaussures, qui se mettent bien sur sdader, qui s'aiment quand même un peu.





SE RETROUVER ENTRE ÉPUISÉES 2022

Venez
écrire

Après notre crise de 2019, Asameena se met en pause. On ne disparaît pas complètement, mais on met ça de côté pour l’instant. La crise a été épuisante, il ne reste plus que le trio original. Nous nous retrouvons à trois, dans un appel Zoom en début d’année 2022. Deux d’entre nous sont assises côte à côte à Tunis dans un café bourgeois que nous sommes bien seules à connaître. Une autre est à Rabat. Nous sommes à cet instant-là trois femmes fatiguées, qui ont vu un peu du monde se dérober sous leurs pieds, mais chacune de son côté. Nous sommes trois femmes qui ont vu la cruauté de l’histoire se jouer sous leurs yeux, qui ont vu ce que l’autoritarisme, la dictature peut détruire en nous. Tout commence à s’étouffer dans notre région, l’horizon déjà terne devient sombre. Et puis on voit des similarités dans nos questionnements, nos espaces, mais ils ne sont pas mis en commun, comme si tout le monde jouait encore le jeu de la “nation”. Et puis il y a si peu d’interstices où la littérature est inéluctablement politique. Alors on décide de revenir avec toute la rage qu’on a accumulée et toute la clarté que permet le temps passé. On lance un appel à contributions ciblé et restreint, pour faire front avec d’autres autour de choses qui bouillonnent, de rages qui brûlent et de colères qui ne passent pas. On lance alors un appel autour du thème Colères, dont voici quelques extraits.

ASAMEENA vous invite à écrire. Voici une esquisse des premiers mots que nous avons pu mettre sur ce mot "colère". L'appel qui va suivre n'indique nullement la direction ni formelle, ni thématique de ce que vous êtes invités à écrire. Il s'agit plutôt d'un point de départ qui indique d'où nous parlons, et ce que ce mot a provoqué chez nous à ce jour.

(...)

Nous en sommes là.
nous marchons sur des sols
qui s'effritent,

(...)

Nous sommes parmi les gens qui sont obligés de parler de race de parler de genre de dictature de classe de parler de ce qui fâche

Parce que nous avons été en danger, parce qu'on ne nous laisse pas tranquilles à faire des phrases sur les remous de l'eau des rivières, et sur la lune et les marées. On les fait, on aime aussi les néfliers, les figuiers, tous les ciels, mais nous sommes obligés d'habiter des personnages eux-mêmes traversés par la violence, et par ce que des hommes et des femmes font à d'autres hommes et d'autres femmes.

C'est comme ça, c'est ça qui nous a mis ensemble dans le même sac et c'est comme ça que nous voulons écrire: en reconnaissant que nous sommes dans le même sac et que ça n'est pas l'exception qui va nous sauver de la violence, même lorsque nous sommes trop en colère pour ficeler un récit qui court de son début à sa fin sans entraves.

(...)

Nous croyons qu'il y a des fidélités politiques qui transpirent de nos façons d'écrire, des formes esthétiques qu'on choisit, de ce qu'on raconte et de ce qu'on ne raconte pas, de ceux à qui on parle et de ceux à qui on ne parle pas. On veut tenter plusieurs réponses à ces questions. Cela nous a conduit à choisir un thème pour le prochain numéro.

Le mot que nous nous sommes données pour accueillir des textes est: colère

ghadab, rage, anger

(...)

Voilà ce que, pour l'instant, nous avons réussi à en dire,

Comme ça, dans la difficulté de devoir formuler quelque chose à ce sujet

Nous voudrions vous inviter à nous rejoindre, à composer avec nous des formes, écrites ou dessinées

Sur toutes les colères, et même sur leurs absences.

Et donc, à défaut de faire autre chose, écrivons ensemble.



COLÈRES¹ 2023

L'édito des retours

Ce que vous vous apprêtez à lire est l'édito de Colères, cinquième numéro d'Asameena mais surtout, son tout premier numéro papier. Il contient les contributions de quatorze personnes. Pendant ce processus, deux femmes avec lesquelles l'une des membres du collectif a construit une amitié, nouée et dénouée là aussi par les émiettements et l'espoir politiques — qui y ripostaient par l'humour acerbe, par la justesse de leurs propositions esthétiques, et tantôt par des poids intimes portés les unes pour les autres —, ont pris en charge solidairement une partie de la fabrication du numéro, de son édition et de ses questionnements, en plus de soumettre leurs contributions. Elles se joindront ensuite à Asameena, et donc aux troubles et aux joies de fonctionner en collectif, de clarifier les fondements de notre alliance et de notre confiance les unes dans les autres.

1. Colères est le premier numéro imprimé et vendu d'Asameena.

Nous revenons avec un numéro intitulé : Colères. Parce qu'il est intenable d'être en colère toutes seules. Chacune brûlant dans un coin sans mots à partager, sans gestes communs pour s'en saisir, sans rien d'autre que des grognements muets, des acides qui coulent bien dedans soi, auxquels on ne donne parfois aucun crédit, qu'on retourne contre nous-mêmes, et qui disloquent ce qu'on peut porter de puissant en nous. Il y avait dans ce constat, agrégé lentement, matière à s'asseoir ensemble pour reprendre Asameena là où nous l'avions laissé. Nous avons voulu désamorcer ce qui avait pu nous séparer, et produire des formes écrites qui disent notre refus de nous laisser englober par ce qui appelle de tous les côtés : le silence, la peur, l'impuissance et surtout, peut-être, nos propres «instincts» de femmes qui se demandent en permanence si ce qu'elles font est bon, juste, valide. Nous avons donc cherché à produire des formes honnêtes. C'est-à-dire, brouillon quand toi aussi c'est brouillon, en morceaux quand toi aussi tu es en morceaux, habitées par la rage, ou nervurées de fragilités, qui donnent toute leur place à celles qui résistent, et à celles qui veulent simplement raconter ce que ça fait d'être fatiguées de résister à ce qui les tient, à ce qui leur force la main, et à ceux qui leur forcent la main. Nous voulions écrire nos colères ensemble, surtout parce que nous avons espéré ensemble, depuis plusieurs pays, à plusieurs moments, cette dernière décennie. Nous avons espéré que leurs mondes tombent et qu'on persévère dans la vie pour le dire simplement. Qu'on renoue des communautés politiques, qu'on cesse de se dire pour se souhaiter bonne nuit, تصبح على وطن, avec sarcasme et aigreur, comme si l'heure était à ceux qui se vautrent dans l'obscénité. Parce que penser que rien n'est possible est une obscénité. Ça produit

des gens très sûrs d'eux-mêmes, et on ne sait pas de quoi leur cœur est fait. À Tunis, par exemple, il y avait une petite assurance. Certaines peurs de l'autoritarisme ne reviendront pas. Si bien que nous pensions le temps venu de regarder derrière nous, tranquillement, pour comprendre ce qui nous avait traversé toutes ces années où «Ne parle à personne, ne fais confiance à personne», était un conseil de famille ordinaire. Seulement, un jour, tu reçois un « efface ce message après », et tu te demandes s'ils reprennent du terrain de cette façon, si ça commence avec quelqu'un de ta famille qui te dit d'effacer ce qu'il vient de t'écrire, au cas où. Tu te demandes alors si c'est vrai qu'il faut faire attention ou si c'est plutôt l'addition des peurs et des lâchetés qui réinstalle l'autoritarisme. L'addition de nos Etats, nos traitres, nos idiots utiles, nos médecins-épiciers, nos blancs, nous-mêmes parfois. Des blocs entiers et des fines particules, toutes plus corrosives les unes que les autres. Et l'impuissance qui va avec. Tout d'un coup, il ne nous reste plus que la colère d'être plus durement dépossédées de nos destins. Nous n'avons pas honte de dire que notre point de départ était l'épuisement, mais aussi, le désir très fort de produire quelque chose pour s'en extraire ensemble, ou au moins pour se reconnaître entre épuisées. Nous en sommes là. Nous marchons sur des sols qui s'effritent. Et quand rien ne nous semble possible, nous pouvons toujours faire ça : se serrer les unes contre les autres. Et alors ces colères, nous avons essayé de les mettre en commun, pour qu'elles nous maintiennent à flot. Et ce commun qui nous traverse, cela peut être l'espoir de la décennie passée dont on refuse de se faire les nécrologues, ces futurs dont la possibilité tangible a eu un goût, qui s'est inscrit durablement dans nos mémoires, ou encore le deuil politique et

commun d'une voix qui a traversé nos âges :

شرين ابو عاقلة، الجزيرة، فلسطين المحتلة

Cela peut être aussi le sentiment de solitude, d'être entourées d'obscènes, de sans-hontes. L'appel à écrire avait donc pour espoir de produire un numéro politique. Peut-être aussi, que cet espoir était formulé à demi-mot. Comme si tout ce qui rampe pour nous bâillonner, la langue et les doigts, avait gagné du terrain. On se cache aujourd'hui un peu plus qu'hier pour dire: c'est politique. Et c'est cette défaite même qui nous prend à la gorge. Cette défaite, qui est à la fois « je » et « nous ». Mais nous croyons qu'il y a justement des fidélités politiques qui transpirent de nos façons d'écrire, des formes esthétiques qu'on choisit, de ce qu'on raconte et de ce qu'on ne raconte pas, de ceux à qui on parle et de ceux à qui on ne parle pas. Et nous savons qu'aucune défaite n'est totale, comme aucune victoire n'est totale. Les récits accueillis ici, sont tous des récits intimes. Comme s'ils retraçaient les contours intérieurs, de ce qui a lieu au moment du feu, et de ce qu'il en reste, après. Qui a fouillé dans le deuil, dans la saleté que peut être le sexe hétéronormatif, dans le silence, la paranoïa, la peur, l'envie de se venger, l'impuissance politique, le tremblement de ne plus savoir à côté de qui se ranger. Qui s'est demandé aussi, lors d'une discussion collective entre les contributrices, si on doit encore et toujours, prendre sur soi la sale besogne de désigner des lignes de race, de genre, de classe qui continuent de nous tenir par la gorge, de nommer par exemple les blancs: BLANCS avec tout le manque d'élégance que cela suppose, d'être ces sorcières-là, et d'être des fouilleuses de merde, et des écrivaines de la détresse, des killjoy comme le dit si brillamment Sara Ahmed.

L'intime est politique est un mot d'ordre glissant. Parfois on ne sait pas si c'est un truc néolibéral, où il s'agit de faire gagner à nos peaux et à leurs images, de la valeur dans le commerce très matériel des idées. Dire « Je » est un terrain miné. Il y a le risque de nous donner à voir en victimes, chacune de l'intersection spécifique des dominations à laquelle elle se trouve, et de donner à manger aux charognards. On nous attend trop dans ces endroits-là, et nous avons besoin, pour nos futurs, de pouvoir se retrouver là où on ne nous attend pas. La question que pose ce numéro est celle de savoir comment dire un « je », qui dit « nous » en même temps. Comment exercer côte à côte, l'écriture comme ressource pour se rencontrer aussi, pour être plus précises sur ce qui nous rassemble, pour fonder des nous qui nous font toutes de la place. Nous sommes toutes écrivaines, selon nos propres critères de légitimité littéraire. Nous écrivons à notre façon, en bredouillant tout en étant clairvoyantes et puissantes, en se donnant le droit d'essayer, en donnant à voir des textes qui tâtonnent avec exigence. Nous nous lisons aussi les unes les autres, nous apprenons à aimer les rythmes, les formes que nous produisons, et ce qu'elles pourraient contenir comme possibles pour celles que nous sommes en propre. Nous venons clairement des Suds, mais c'est compliqué, nous n'avons pas de traçabilité claire des terres d'où on vient, des lignées d'où on vient, et de ce que ça veut dire pour nous dans le présent. Nous ne sommes même pas si sûres que cela nous intéresse, d'aller du côté des racines. Nous sommes aussi parmi les gens qui sont obligés de parler de ce qui fâche, parce que nous avons été en danger, parce qu'on ne nous laisse pas tranquilles à faire des phrases sur les remous de l'eau des rivières, et sur la lune et les marées. On les fait, on aime aussi les néfliers, les figuiers,

tous les ciels, mais nous sommes obligées d'habiter des personnages eux-mêmes traversés par la violence, et par ce que des hommes et des femmes font subir à d'autres hommes et d'autres femmes c'est comme ça, c'est ça qui nous a mis ensemble dans le même sac et c'est comme ça que nous voulons écrire: en reconnaissant que nous sommes dans le même sac et que ce ne sont pas les exceptions qui nous sauveront de la violence. On entend bien non seulement se défendre, mais créer des territoires pour nous, libérés d'eux, les dictateurs et les polices dans toutes leurs formes et à toutes les échelles, les faux alliés qui se cachent bien, et ceux qui n'ont aucun désir de trahir leurs privilèges, qui ne cherchent pas des esthétiques pour nous, qui truquent, trompent, nous vendent, vendent toutes les versions de nous sur les marchés, trouvent toujours un moyen de nous emballer pour une institution d'art, un éditeur, un producteur. Pour qui faisons-nous ce travail est une question importante. Ce numéro est notre première publication en papier. À terme, nous espérons pouvoir décider dans quelles conditions nos numéros circuleront, et produire des stratégies de l'honnêteté disons, parce que nous nous rendons vulnérables dans nos textes. Nous nous disons qu'il y a quelque chose à jouer, au ras du mur aussi, dans les zones les moins glamour de l'espace littéraire. Nous voulons d'abord prendre le temps de nous compter, de nous reconnaître et de nous donner des rendez-vous passage El Shérif, au balcon de La Goulette, à la Brasserie des fleurs, aux résidences Al Sabah, au bord de mer derrière Akkari, et sur Zoom, pour ne pas se perdre. C'est important de ne pas se perdre les unes les autres. (...)

PROMENONS-NOUS DANS LES VOIX 2022/2025

Fracturées par le présent génocidaire

De 2022 à aujourd'hui, les cinq membres qui composent Asameena tentent de mettre en commun leurs pensées, leurs lectures et (souvent) leurs angoisses. Dans ces fragments, il y a différents registres : des conversations en personne, des bribes de comptes-rendus, des minutes de réunions, des tentatives de textes collectifs. Et puis, surtout, il y a une situation : le génocide en Palestine, toujours en cours et qui pose la question de nos positionnements, de pourquoi écrire quand tout s'écroule.

Nous sommes cinq femmes dont la tâche principale est de chercher des formes pour nous raconter, c'est la limite et l'étendue de notre pratique. Nous avons beaucoup parlé de ces idées sur nous-mêmes qui nous minent, qui participent à nous traîner dans la boue. Et Gaza est venue nous traîner dans la boue encore plus, nous avons entendu les cris, vu des images et encore et encore des images sans que rien ne bouge, rien personne, à croire que la notion de pouvoir avait fait une éclipse.

OCTOBRE 2023

[Notes de compte-rendu]

Contexte français: faire taire et effacer les histoires politiques de gens qui y habitent. Palestine, cause qui clive le plus la gauche. Non seulement on veut t'effacer: votre disparition est désirable. Continuum de disparitions. Facs, milieux universitaires ont fermé leur gueule. Réalité de comment vous nous voyez, dans différents milieux. Pas juste Darmanin et les méchants. Ça a coulé sur tout le spectre.

Discussion

avec une amie, qui dit:
je suis d'accord avec toutes
les options sauf
l'impuissance.
Quel remède
à ce sentiment.
Projet d'émancipation,
on est censés
avoir des réponses
quoi qu'il arrive.

QUELS SONT NOS ANTI-
IMPÉRIALISMES?
THE FIRE THESE TIMES
// THE PERIPHERY

On habite des questionnements, on est toujours privé·es de notre humanité, mais il y a des moments où c'est saillant, comme aujourd'hui

DÉCEMBRE 2023

Qu'est-ce qu'on veut d'Asameena ?

[Extraits de conversations]

Collectif d'appartenance le plus sûr politiquement.

Lieu d'organisation et d'appartenance.

Collectif de référence. Espace ra7a.

Se construire
en positif.

Pas me sentir seule, je me sens
souvent seule littérairement /

Réapprendre
à travailler

espace où on peut être curieux
et découvrir

collectivement. Réapprendre
à faire confiance. Traduire
positions politiques en textes.

des gens et des
manières d'écrire /

Casser le truc des noms de
la littérature maghrébine.

lieu d'énonciation
politique et

Créer de l'espace pour d'autres
noms. Arrêter d'être tétanisée
par la médiocrité. Le but n'est
pas de dénoncer la médiocrité
mais de proposer d'autres
formes. Ou alors critiquer
les trucs moins nets.

esthétique, créer
un espace où les

gens nous lisent
chez nous et pas
chez les Blancs.

Ne pas se sentir seule.

Ideologiquement et politiquement. Pensées

et tranches de pensées. Mille feuilles effect.

Se nourrir mutuellement. Être curieuses ensemble.

L'amertume est trop forte pour ne pas se

définir en positif. Espace d'anti-amertume

et de soulagement. Réconciliation avec l'écriture.

L'intersection politique
et esthétique est mouvante.

Cultiver des façons de faire
qui nous rendent poreuses.

Depuis 2023, nous avons été
éprouvées par la nécessité de réécrire

qu'à partir de l'exacte endroit
auquel nous nous trouvons.

Repérage intuitif et défensif
de ce qui se passe en nous
depuis les mises à mort massives.

Se défaire du regard hégémonique - Palestine
Mobiliser des textes comme boîte à outils.
Arpentage. Lire ensemble et en rendre compte les unes aux autres.
[Notes - bribes de discussion]

Par rapport à l'époque de Sanbar dans son dialogue avec Deleuze et sa rhétorique "regardez, nous sommes aussi une société égale à d'autres": le besoin d'investir des ripostes alternatives alors que la domination est toujours là.

Mohammed El-Kurd dit
« Je vous emmerde
dans votre
langue ».

*Il ne s'agit pas
de dire que
nos humanités
doivent être
reconnues,
qu'il s'agit de
les prouver, de fournir millimètre après millimètre
la preuve de tout ce qui se bat en nous.*

Humanisme = il y a une catégorie de gens pas humain·es. Langage de Blanc de base.
Il (un auteur non-blanc dont nous n'avons pas aimé le texte, ndlr) nous embourbe dans la nuance, on ne sait pas où il veut en venir.

"HUMANISTE", BEURK.

Qu'est-ce qu'on veut faire dans un prochain numéro ?
[Phrases en construction]

EUX - CEUX QUI INVIBILISENT - AMNÉSIE ORGANISÉE

« Effacez-vous, nous ne voulons pas de votre malaise »

Ne jamais quitter
les bords du choc.

La surprise
c'est la déception de soi
d'avoir oublié.

Mieux se protéger en temps mort.

Nos tables sont régulièrement
rasées par d'autres que nous.

ON A GOBE DE LA MERDE.

Le temps mort
est un temps d'agonie discrète.

**Le numéro
doit être méfiant des tentatives
de systémisation et soupçonneux
de toute tentative d'écrire le génocide.**

AOÛT 2024 - PRÉSENT

Nous depuis le génocide (en morceaux)

[Tentatives de formulations]

Nous habitons la lisière d'une plaie bourgeonnante. Ses bordures s'étalent et se rétractent dans la juxtaposition des carnages. Au cœur de la blessure, d'autres nous, mutilés

même dans la mort, debout même dans la mort, loqueteux et dignes.

Mais le monde qui s'érode n'est pas seulement le nôtre : partout cèdent les forteresses du mensonge. Elles n'abriteront bientôt plus que ceux qui les ont construits, petits colons repus, couvés, dressés sur les ossements d'autres nous. Les négateurs du génocide en cours et en 4K grondent, menacent, pleurent et préparent leur version falsifiée de l'histoire.

À Asameena, nous sommes cinq femmes, qui comme tout le monde, ou plutôt comme tout le monde de notre côté de la fracture du monde,

avons vu tous nos démons courir vers nous, et avons actualisé nos reconnaissances des forces de destructions en travers desquels nous nous trouvons, les étendues de la cruauté, ses mutismes, sa haute définition, sa mémoire sensible, déjà là, la Nakba, déjà là, les conséquences du fascisme, déjà là pour nous, bien avant le hurlement en tête d'affiche.

La conscience des massacres à côté desquels nous nous tenons, partout d'où les nouvelles nous

parviennent, la Palestine, le Congo, la Kanaky, le Soudan, à côté de toutes les autres douleurs que nous sommes à ce jour impuissantes à entendre et à reconnaître.

Qu'y a-t-il à faire, après et pendant la douleur, alors que s'arment déjà des réalismes policiers, militaires, des

En temps d'extrême effondrement, peut-on penser un possible ?

réalismes tristes, des c'est-comme-ça-depuis-des-millénaires, des il-y-a-toujours-eu-des-gagnants-et-des-perdants ?

Reconnaître qu'on est dans la merde, qu'on est en train d'étouffer, mais qu'il y a une possibilité de se projeter dans un langage qui se fraierait un chemin possible.

Il y a aussi nos réponses réflexes à toutes les sommations, comme si notre propre quotidien, nos propres existences étaient un territoire militaire où nous sommes des

intrus

*Ils se reconnaissent les bourreaux
voyez-les préparer les édulcorations futures
d'un
génocide, *Tout cela est recouvert de langages
à rebours, qui appellent à des nuanciers
en trompe-l'œil.**

*La rage à l'os est une grande douleur protégée, c'est la rage qui nous protège
Nos morts nous la lèguent, en même temps que tout ce qu'ils nous lèguent.*

Cet effort

**auquel nous voudrions travailler,
c'est de penser en même temps,
la teneur de la noirceur morbide,
sa matérialité politique,
dermique,
ses giclées,
notre malheur,
mais aussi notre volonté
et notre désir de
participer à construire
un internationalisme littéraire,
pour que toutes nos interstices soient
dicibles.**

ALL WE GOT

Quelques meufs et ce qu'elles écrivent ensemble

ASAMEENA

Une collection de textes du collectif entre 2016 et 2025

Produite en 2025

Les membres actuelles d'Asameena sont

[Ayla Mrabet](#),

[Kaoutar Chaqchaq](#),

[Malek Lakhal](#),

[Myriam Amri](#),

[& Ghita Skali](#),

ou autrement nommées

[Méduse médusée](#),

[Pinson migrateur](#),

[Chèvre sauvage](#),

[Loutre bronzée](#),

[& Pingouine déconstruite](#).

Graphisme: [Léo Ravy](#)

Typographies: Amiamie de [mirat-masson](#),

Crédible de [fonderie.download](#),

HanziPen SC de [DynaComware](#),

Courier by [Howard "Bud" Kettler](#),

Quast by [Peter Wiegel](#),

Eager Naturalist by [Brandon Schoepf](#),

Syne Tactile by [Lucas Descroix](#),

Barlow-TypoDesBois by [Sofia D. Pimentel](#),

[Lucie Danloy](#), [Erico Eribon](#) et [Nicoletta Molino](#).

Imprimé en risographie et façonné

dans l'atelier de microédition du [Palais de Tokyo](#)

www.asameena.co

La production de ce livret s'est faite dans le contexte d'une invitation précaire de la part de la fondation Kadist. Le budget alloué pour le graphisme était ridicule (300 euros). Les honoraires pour Asameena n'étaient pas mieux (700 euros). La main-d'œuvre pour l'impression, l'impression elle-même et le papier ont été pris en charge par le Palais de Tokyo et n'ont donc rien coûté à la fondation Kadist. Asameena a malgré tout accepté cette invitation pour amorcer un travail sur ses archives et faire circuler les livrets récupérés, dans ses propres réseaux d'alliés. Les 700 euros seront ajoutés à la caisse d'Asameena pour produire un numéro papier bientôt inshallah. Le graphisme a été conçu par un camarade et nous espérons que notre caisse nous permettra bientôt de payer correctement nos contributeur·e·s, camarades et peut-être même... nous-mêmes.

أسامينا

أسامينا

أسامينا

أسامينا

أسامينا

أسامينا

أسامينا

أسامينا

Nous sommes cinq femmes originaires d'Afrique du Nord. Ensemble, nous fabriquons une revue littéraire qui s'appelle Asameena et qui existe depuis 2016. Nous sommes cinq femmes dont la tâche principale est de chercher des formes pour nous raconter, c'est la limite et l'étendue de notre pratique.

Ce livret, c'est notre histoire, une partie de nos archives, regardées et commentées avec nos yeux présents, nos yeux remplis, débordés par le génocide que certains jours, à côté de notre immense douleur, nous avons regardé avec une radicalité de plus en plus nette et avec la certitude d'avoir franchi un point de non-retour.

أسامينا

a s a m e e n a